

## Les peintres espagnols du Siècle d'Or

### Introduction à la conférence

Jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle la peinture espagnole et les peintres espagnols étaient peu connus en dehors de la Péninsule ibérique, à quelques exceptions près, alors que la peinture italienne ou flamande et hollandaise était autant connue des Espagnols que des autres Européens. On peut attribuer la raison de ce déficit de rayonnement de l'art ibérique à plusieurs facteurs parmi lesquels :

- un certain désintérêt résultant d'une absence de curiosité à l'égard des œuvres de la péninsule, les peintres italiens répandant aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles l'idée que l'Espagne était un désert culturel contrôlé par l'inquisition toute puissante ;
- un encouragement insuffisant des élites espagnoles et notamment de la royauté pour les artistes espagnols ;
- le peu de variété apparent et un attrait insuffisant des sujets traités par les peintres espagnols, essentiellement religieux ;
- la sévérité des mœurs et la rigidité de la société espagnole liée à l'emprise de la religion catholique et à la censure des autorités politiques et religieuses (voir notamment l'appréciation de Peter Paul Rubens chargé de deux missions en Espagne à 20 ans d'écart, sous Philippe III puis Philippe IV, qui compare la rigueur des mœurs espagnoles à l'animation et l'exubérance de la vie de la société anglaise et de la Cour d'Angleterre);
- ces divers facteurs liés entre eux ou découlant les uns des autres.

Avant le 18<sup>e</sup> siècle, et à quelques exceptions près, certaines notables comme dans le cas de Velásquez, les rois préfèrent souvent faire appel à des peintres étrangers, italiens notamment, pour la décoration des palais royaux. Avant l'avènement de Philippe V, Duc d'Anjou au trône d'Espagne, les collections royales ne comprennent aucun tableau de Murillo, par exemple, alors qu'avec Ribera, lequel a fait presque toute sa carrière en Italie, il est très connu à l'extérieur de la péninsule et que ses œuvres s'exportent partout en Europe de son vivant. Les peintres espagnols sont donc le plus souvent cantonnés à travailler pour les congrégations religieuses, celles-ci d'ailleurs très actives pendant une assez longue période, et cela en raison des exigences de la Contre-réforme qui visait à affirmer la magnificence et la puissance de l'Eglise catholique face à la rigueur protestante, jusqu'à ce que l'appauvrissement et la faillite de l'Etat espagnol, qui rejaillirent forcément sur les finances des ecclésiastiques et des ordres religieux, viennent freiner leurs ardeurs de mécènes.

C'est paradoxalement avec une Italienne, Elisabeth Farnèse, seconde épouse de Philippe V, duc d'Anjou, petit fils de Louis XIV, mère de Charles de Bourbon, d'abord roi de Naples et des deux Siciles, puis roi d'Espagne sous le nom de Charles III, celle-ci très férue de peinture espagnole, que les collections royales vont s'enrichir d'œuvres de peintres espagnols, dans le même temps où Philippe V, nostalgique de la vie et de l'ambiance à Versailles fera venir des peintres français à la cour espagnole, notamment Jean Ranc et Louis Michel Van Loo. C'est à l'époque d'Elisabeth Farnèse qu'on a été acquises les nombreuses œuvres de Murillo du Prado.

La tâche de la souveraine sera facilitée par la publication en 1724 du traité d'Antonio Palomino, fameux érudit et peintre espagnol andalou originaire de Cordoue, élève de Claudio Coello, peintre honoraire du roi Charles II, et de Juan Valdés Leal. Ce « *Museo pictórico y escala óptica* », premier grand ouvrage du genre en Espagne, traitait des biographies de 226 artistes. Traduit en Anglais en 1739 et adapté en Français en 1749 il sera repris par les historiens d'art français.

En 1800 paraît un autre ouvrage célèbre, le « *Diccionario* » (« *Dictionnaire historique des plus illustres professeurs des Beaux Arts en Espagne* »), de Juan Agustín Ceán Bermúdez, membre de l'Académie San Fernando, protégé de Jovellanos dont il a écrit la biographie, grand ami de Goya, de Francisco Cabarrus et de Leandro Moráti. Scientifiquement rigoureux et très documenté cet ouvrage en 7 volumes constitue une source des plus importantes pour les historiens d'art.

Les choses vont évoluer à partir du 19<sup>e</sup> siècle. Quelques personnalités commencent à s'intéresser à l'art espagnol, telle Joséphine de Beauharnais, grande collectionneuse d'œuvres anciennes et contemporaines qui continuera d'enrichir ses collections après sa séparation d'avec l'Empereur, mais sa collection de peintures

anciennes ne comprenait, sur 217 œuvres, que 6 toiles de peintres espagnols (2 Ribalta, un Ribera et 3 Murillo), jusqu'à ce qu'elle achète un Alonso Cano en 1810 au marchand Jean-Baptiste Lebrun.

Celui-ci, petit-neveu de Charles Lebrun (17<sup>e</sup> s., élève de Simon Vouet et de Nicolas Poussin), époux de la célèbre Mme Vigée-Lebrun dont il était séparé, lui-même dessinateur-graveur et peintre et fin connaisseur en matière artistique, revenait de prospecter dans le sud de l'Europe pendant deux années, et notamment en Espagne vers 1807-1808. Sa galerie proposait en 1809 des œuvres représentant une école « inconnue de tout ce qui n'était pas l'Espagne ». Cependant, connaissant mal les artistes espagnols il repartit trop tôt au moment où Joseph 1<sup>er</sup> poursuivait la « desamortización » commencée au temps de Charles III et Charles IV par Godoy et ayant consisté à mettre aux enchères publiques les biens improductifs détenus par les « mainmortes », essentiellement l'Eglise catholique et les ordres religieux, le frère de Napoléon 1<sup>er</sup> mettant en œuvre à partir de 1809 le programme des « Ilustrados » (les « Lumières »), en fermant les couvents masculins. Cette politique avait eu pour conséquence la mise sur le marché d'un grand nombre d'œuvres d'art par leurs propriétaires qui craignaient d'être spoliés.

Jean-Baptiste Lebrun s'était pourtant fait assister dans ses recherches par un Français, Frédéric Quillet, personnage trouble chargé par Joseph 1<sup>er</sup> de l'inventaire et de la liquidation des œuvres d'art des couvents. Révoqué pour malversation, Quillet avait réuni à l'Alcazar de Séville 1200 tableaux provenant des monastères supprimés. Il a écrit en 1816, à son retour en France, un « Dictionnaire des peintres espagnols », en fait simple et mauvais résumé du « Diccionario » de Ceán Bermúdez.

De 1808 à 1814, au cours de la Guerre d'indépendance, les armées napoléoniennes combattent en Espagne les troupes anglaises et les résistants espagnols, l'armée régulière dirigée par les représentants des Cortes réfugiés à Cadix, et les partisans qui harcèlent les français par la « guérilla ». Au cours de cette campagne les officiers français, tel l'intrépide général Jean Barthélémy Darmagnac, gouverneur de Galice, puis de Vieille-Castille, vont découvrir avec émerveillement dans les édifices religieux les œuvres des artistes espagnols du « Siècle d'Or », et certains « collectionneurs » vont se livrer à un véritable pillage, principalement le maréchal Soult, Duc de Dalmatie, chef des armées napoléoniennes en Andalousie, et son aide de camp Aguado.

Soult fera passer en France plus de 200 tableaux des maîtres andalous, qu'il sera autorisé à conserver, s'étant efforcé de se ménager les preuves d'acquisitions régulières. Aguado, devenu financier, sera distingué par Ferdinand VII qui le nommera Marquis de las Marismas del Guadalquivir. La collection Aguado, qui comprenait un millier de toiles dont 230 tableaux de l'école espagnole, sera dispersée à sa mort en 1843. La galerie privée Soult était célèbre et faisait l'admiration des privilégiés qui pouvaient la visiter. La collection fut proposée par Soult au Louvre dont l'offre fut jugée insuffisante par le maréchal. La plupart de ces œuvres furent acquises par des collectionneurs ou marchands anglais. A l'inverse, un collectionneur anglais francophile, le Baron Taylor, a légué en 1841 à Louis Philippe 210 tableaux espagnols qui ont enrichi les collections royales.

A partir du milieu du 19<sup>e</sup> siècle les Français vont s'enticher des peintres espagnols, principalement ceux du 17<sup>e</sup> siècle, les plus admirés ou recherchés par le public étant Murillo, ses madones et ses enfants pauvres étant l'objet d'un véritable engouement, du même ordre que le succès de l'artiste de son vivant à Séville, et Alonso Cano, dans une moindre mesure Zurbaran et ses moines et Ribera et ses martyrs, Velázquez étant curieusement assez ignoré. La mode sera un temps aux peintres espagnols dans la deuxième moitié du siècle, grâce notamment à des artistes comme Delacroix ou Manet qui en seront des prosélytes. Mais tout succès ayant son revers, succédera une allergie aux peintres espagnols, surtout aux nombreuses et « inévitables » madones et immaculées conceptions de Murillo dont la grâce associée à une sorte de manque d'expression ont fini par attirer des méchantes critiques et par lasser. Mais à partir du milieu du 20<sup>e</sup> siècle Murillo reviendra en grâce. On redécouvrira sa peinture, on louera son raffinement et on le reconnaîtra comme le peintre le plus moderne du XVII<sup>e</sup> siècle avec Velázquez.

## **Le siècle d'Or**

Que recouvre cette expression ? En fait il s'agit d'une période dont les contours sont assez indéterminés. Dans sa plus grande amplitude elle correspond aux règnes successifs de Philippe II, fils de Charles Quint (1556-1598, soit 42 ans), de Philippe III (1598-1621, soit 22 ans), et Philippe IV (1621-1665, soit 44 ans), au total environ 110 ans.

Lorsque Charles Quint abdique, épuisé et malade, pour se retirer dans un couvent à Yuste (Estramadure), l'Espagne est l'état le plus riche et le plus puissant d'Europe. Pendant le règne de Philippe IV, à la moitié du 17<sup>e</sup> siècle, le déclin de l'Espagne est bien amorcé, et les finances du royaume et du pays sont en mauvais état en raison notamment des guerres auxquelles l'Espagne a dû faire face (Angleterre, France et Pays-Bas).

A la fin de la « Reconquista », Isabelle de Castille et Ferdinand II d'Aragon se marient. Leurs royaumes restent séparés. La « Couronne d'Aragon » comprend le royaume d'Aragon, la Catalogne (Comté de Barcelone), les royaumes de Valence et des Baléares, les royaumes de Naples et des deux Siciles, le duché de Parme, une partie du duché de Milan et de la Toscane, des possessions en Grèce, ainsi que la Provence et le Roussillon par suite du mariage du Comte de Barcelone avec Douce de Provence. Le mariage des rois catholiques met fin aux désaccords entre Castille et Aragon et permet de faire tomber la dernière possession musulmane sur le sol ibérique, le royaume de Grenade, en 1492. La même année Christophe Colomb débarque sur le continent américain, et les possessions espagnoles vont s'agrandir en fonction des découvertes successives de ses conquistadores et de leurs prises de possession au nom des souverains ibériques.

Jeanne 1<sup>ère</sup> de Castille (Jeanne la Folle), épouse de Philippe de Habsbourg (Philippe le Beau), hérite du royaume de Castille. Après le décès de son époux elle est écartée du pouvoir et son père Ferdinand d'Aragon qui exerce la régence de la Castille, réunit de fait les deux couronnes. Cette situation deviendra la règle au décès de Jeanne. Charles 1<sup>er</sup> de Habsbourg qui lui succède, né dans les Flandres à Gand, hérite de son père les possessions des ducs de Bourgogne dont dépendent les Pays-Bas (Provinces unies) et de la Franche Comté, puis des possessions de son grand-père, l'empereur d'Autriche Maximilien 1<sup>er</sup>. Il est élu empereur du Saint-Empire en 1519 sous le nom de Charles Quint (Charles V).

Non seulement les territoires dépendant des couronnes espagnoles sont nombreux, mais l'or arrive des Indes (Amérique) en quantité, et débarque à Séville, le port ayant l'exclusivité du commerce avec les Indes (Amérique). Selon les chroniqueurs il n'est pas rare que des caisses d'or restent sur les quais de Séville en attendant qu'on puisse les entreposer. De nombreux commerçants français, flamands et italiens s'installent en Espagne, dont la plus grande proportion à Séville. La richesse de la ville, de ses habitants et des ordres religieux va s'accroître en conséquence, jusqu'à ce que cette situation périclite dès le début du 17<sup>e</sup> siècle, l'Espagne perdant sa réputation d'invincibilité en perdant des batailles, l'or et l'argent des Amériques se faisant de plus en plus rares, sans compter les ravages des épidémies de peste, Séville étant par la suite supplantée par Cadix pour le commerce avec les possessions américaines.

Il n'est donc pas anormal que la majorité des plus grands peintres espagnols aient été Sévillans ou Andalous, ou aient œuvré à Séville, avant de rejoindre pour certains la capitale déplacée en 1561 à Madrid, après une courte période à Valladolid. Si les peintres du Siècle d'Or sont relativement nombreux, on les restreint généralement à 5 d'entre eux qui tous sont curieusement contemporains du déclin de l'Espagne :

- José de Ribera (Valence 1591- Naples 1656) ;
- Francisco de Zurbarán (Fuente de Cantos 1598- Madrid 1664) ;
- Diego Velázquez (Séville 1599 - Madrid 1660);
- Alonso Cano (Grenade 1601- 1667);
- Murillo (Séville 1617 ou 1618 – 1682).

Il est remarquable que deux d'entre eux, Velázquez et Cano, ainsi que le gendre de Velázquez, Juan Bautista Martínez del Mazo, aient été apprentis du même peintre sévillan d'une envergure nettement moindre, Francisco Pacheco (Séville 1564-1644), connu toutefois pour son rôle de théoricien, notamment à cause de son traité célèbre « L'art de la peinture », ainsi que d'une biographie d'El Greco et d'une étude critique de ce peintre, ouvrages en grande partie perdus. Il était aussi le beau-père de Velázquez qui a épousé sa fille.

Il est impossible d'omettre l'un de leurs prédécesseurs, qui pour n'être pas espagnol, a été célèbre et a marqué durablement la peinture espagnole, Domenikos Theotokopoulos, dit El Greco, originaire de Candie, en Crète (1541), peintre de Tolède où il est mort en 1614.

A la même époque les écrivains et dramaturges comme Miguel de Cervantes (1547-1616), Felix Lope de Vega (1562-1635) et Pedro Calderon de la Barca (1600-1681) laisseront des œuvres fameuses qui seront imitées jusqu'au-delà de l'Espagne. Sur le plan musical c'est aussi au milieu du 17<sup>e</sup> siècle que naît la zarzuela, sorte d'opéra-comique dont Philippe IV était très friand et qu'il faisait représenter dans son palais de la Zarzuela, et qui connaîtra son plus grand essor deux siècles plus tard, restant toutefois cantonné à l'Espagne.